

LA PHONÉTIQUE DES MOTS «EXPRESSIFS». LE CAS D'ÉPONGE

ANDRÉ MARTINET

The expressive function of language, i.e., the marking of the intimate reactions of the speaker to a given experience, often results in formal deviations that may permanently affect the phonemic make-up of the word. As an illustration of the «expressive» accidents that may affect a base, a number of forms, from various Indo-European languages, are shown to be derived from one and the same reduplicated root designating various objects or substances combining softness and resilience, such as mushrooms, sponge, mucous membranes, marshland, and the like.

Pour bien saisir la valeur de l'adjectif «expressif» utilisé en référence à une unité significative, il faut reprendre la distinction entre deux fonctions distinctes du langage, la fonction de communication et la fonction d'expression. Dans un cas, la parole sert à faire participer autrui à sa propre expérience. Dans l'autre, elle est le support d'une extériorisation des réactions intimes de l'individu à une expérience particulière. Dans l'un et l'autre cas, il y a manifestation perceptible. Toutefois, lorsque la fonction est d'expression, cette manifestation est, en principe, involontaire: il y a indice de quelque chose et non signal. Mais on sait combien il est fréquent qu'un indice soit interprété par le récepteur comme un signal et que, le récepteur devenant émetteur, l'indice soit produit volontairement à l'adresse d'autrui¹. C'est ce qui se passe constamment dans le cas des indices expressifs: si je prononce *affolant* avec deux /f/ au lieu d'un seul, ou un /f/ long au lieu d'un /f/ normal, ce peut être parce que je réagis violemment à l'expérience qui fait l'objet de la communication, mais je puis fort bien ne pas être mécontent de faire, tant soit peu, participer mes interlocuteurs à ce que je ressens. Il est donc difficile, dans ce cas, de faire le départ entre ce qui est pure expression ou, si l'on veut, expressivité, et ce qui ressortit à la communication. On connaît le résultat de cette indécision: pour l'utilisateur ordinaire de la langue, «s'exprimer» ne veut pas dire autre chose que «communiquer au moyen du langage». Toutefois, si le linguiste veut prendre conscience des implications du terme «expressif», il devra s'efforcer de distinguer les deux fonctions, même s'il reste convaincu qu'il n'est pas toujours possible de faire le départ, dans l'«expression», entre ce qui est involontaire et ce qui s'adresse résolument à autrui.

Les réactions intimes à l'expérience peuvent avoir, dans la parole, c'est-à-dire l'usage

1. Cf. Jeanne Martinet, *Clefs pour la sémiologie*, Paris, Seghers, 1973, p. 49 à 53.

communicatif oral du langage, des répercussions très variées, tel un débit haché, voire haletant, ou encore un bégaiement, ou une tendance à mal distinguer les phonèmes successifs du discours. Mais tout cela n'intéresse guère le linguiste, parce qu'en fait, non susceptible de laisser, dans la langue, de traces permanentes. L'«expression» ne retiendra son attention qu'à partir du moment où elle se manifeste comme, en quelque sorte, domptée, sous la forme d'un *procédé* identifié comme tel, par le récepteur comme par l'émetteur, c'est-à-dire participant en fait à la communication.

Ce procédé est bien la caractéristique d'une langue particulière, même s'il apparaît comme une modalité d'un phénomène assez général. En français, on l'a vu, une des manifestations de l'expressivité est, l'allongement de la première consonne du mot, d'où [af:ɔlã] au lieu d' [afɔlã]. Cet allongement, voire la gémiation des consonnes, à des fins expressives se retrouve ailleurs, mais dans des conditions différentes, affectant, par exemple, non plus la première consonne du mot, mais uniquement les intervocaliques, et il y a, bien entendu, des langues qui l'ignorent.

Il y a donc des unités lexicales qui, du fait des circonstances de leur emploi, pourront présenter des déviations formelles «irrégulières», c'est-à-dire marginales par rapport au système phonologique de la langue. Dans une perspective évolutive, ces déviations représenteront des exceptions à la règle selon laquelle la valeur signifiée des unités linguistiques n'affecte pas l'évolution des signifiants correspondants: le vieil-anglais *cnocian* laisserait attendre, en anglais contemporain, une forme **knoke* [nouk]; en fait, dès le moyen-anglais, on trouve *knokke*, avec une géminee d'origine expressive, d'où la forme attestée *knock*, [nɔk] en Grande Bretagne, [nɔk] en Amérique. Il convient donc, pour certains éléments du vocabulaire, d'envisager des entorses aux «lois phonétiques». Cette instabilité phonique, propre aux mots «expressifs», se combine souvent avec une fréquence relativement restreinte des éléments lexicaux en cause. Le locuteur connaît le mot, mais sa forme, précisément parce qu'elle est sujette à des déviations expressives, est mal établie dans son esprit et, en conséquence, susceptible d'être influencée par celle d'autres mots, surtout, bien sûr, s'ils appartiennent à la même sphère sémantique. C'est ce qu'on désigne comme l'attraction paronymique.

Ces divers accidents formels vont souvent de pair avec des développements polysémiques particuliers: on va faire confiance aux procédés formels «expressifs» pour suggérer, de façon impressionniste, le nouveau sens qu'on attribue au mot. Plus encore qu'ailleurs dans le langage, l'expansion sémantique sera ici guidée plus par la valeur expressive qu'on attache à tel ou tel trait phonique, gémiation, chuintement, palatalisation, labiovélarisation, que par le simple logique.

On peut illustrer tout cela par référence à des termes qui, dans différentes langues indo-européennes, désignent des objets ou des substances où se combinent mollesse et élasticité. On posera au départ une création expressive selon un modèle fréquent, celui de la syllabe redoublée. Ce modèle est très bien attesté en français et toujours productif. On le trouve sous la forme d'onomatopées, comme *teuf-teuf* pour le train. Mais également dans des formes senties comme «expressives» du fait de la nature un peu marginale de leurs constituants phonologiques, comme *gnangnan* qui sanctionne la mollesse et la niaiserie, dans des redoublements de termes existants, comme *traintrain* pour la routine, avec déformation euphémique sur un modèle enfantin, comme dans *tutu*, de *cul*, à côté de *cucu*

«bêtement sentimental» et, bien sûr, dans les hypocoristiques comme *Mimi, Loulou, Jean-jean*.

Cette base expressive d'où vont être dérivés, aussi bien dans la langue commune que dans les langues particulières, des désignations d'objets les plus divers, peut être présentée sous la forme $*n_g h w o n_g h w o$ où il convient de préciser la valeur de chacun des signes graphiques. Le *o* y représente la voyelle indifférenciée qui est à l'origine de l'alternance *e/o* zéro; si c'est *o* que nous retenons ici, c'est que c'est cette voyelle ou ses divers avatars ultérieurs qu'on va retrouver le plus fréquemment dans les formes attestées; zéro est plus rare; si *e* est inexistant, c'est sans doute que la voyelle d'arrière arrondie *o* a été sentie comme plus adéquate à la nature des différents référents. Des signes en exposant, $^{-h}$ est naturellement le marque de l'aspiration du phonème dont la nature occlusive dorsale sonore est notée *g*. De même, $^{-w}$ ne fait pas difficulté. Il est la marque de la coarticulation labiovélaire. Le $^{-n}$ est plus inattendu. Il indique une articulation prénasalisée, c'est-à-dire, ici, un *g* dont le début est articulé avant que se relève le voile du palais. On pourrait s'attendre à une notation phonétique au moyen du *n* à seconde barre prolongée sous la ligne. Mais pour des raisons théoriques et pratiques, on a préféré un simple *n* qui vaut pour «prénasalisation» quelle que soit la nature de l'occlusion en cause.

Les sonores aspirées labiovélarisées font partie de l'arsenal traditionnel de l'indo-européen et, dans ce cas particulier, nous n'avons pas intérêt à remettre en cause leur identité phonologique. Les prénasalisées, elles, demandent à être présentées². Les occlusives prénasalisées se rencontrent fréquemment en Afrique et dans d'autres régions du Globe. En grec contemporain, elles représentent des variantes des phonèmes occlusifs sonores. Leur restitution, en indo-européen commun, permet, entre autres choses, d'expliquer les correspondances $-m/-b^h$ des cas obliques du pluriel, comme dans russe *na-m* en face du latin *nō-bi-s*. À l'initiale, la prénasalisation s'est perdue: en grec, l'ancien adverbe *m^bh_i* est devenu la particule $\phi\iota$, et, en germanique, la préposition all. *bei*, angl. *by*. Le $-b$ du latin *nō-bi-s* semble indiquer que $-bi-$, avant de devenir un élément désinentiel, a longtemps gardé une certaine indépendance formelle. Là où, comme en germanique ou en slave, *m^bh_i* a été vite réduit au statut désinentiel, la prénasalité, soutenue par la voyelle thématique précédente, s'est maintenue et, en syllabe finale et dans ces langues, l'a finalement emporté sur la partie orale du complexe, d'où les finales en $-m-$. À l'intérieur du mot, un phonème n_t s'est finalement identifié avec la succession $n+t$ résultant de la chute (degré zéro) d'une ancienne voyelle intercalaire. Ceci explique que la fréquence du groupe $-nt-$ soit, dans l'indo-européen tel qu'il est reconstruit traditionnellement, non celle, assez basse, d'un groupe consonantique, mais celle d'un phonème unique.

Dans le complexe $*n_g h w o n_g h w o$, c'est bien le traitement décrit ci-dessus qui est attesté: à l'initiale, subsiste $g^h w$ sans prénasalisation; à l'intérieur, $^{-n} g^h w$ se change en $\eta + g^h w$. Il en résulte, comme point de départ des diverses formations attestées, la base $*g^h w o \eta g^h w o$, vite susceptible d'alterner avec une forme «féminine» $*g^h w o \eta g^h w -a$. Il n'est pas possible de préciser la valeur signifiée initiale de cette forme au-delà de ce qui a été dit

2. Elles sont postulées dans *Des steppes aux océans, l'indo-européen et les «Indo-Européens»*, Paris. Payot, 1986, p. 169, 173, par l'auteur de ces lignes.

ci-dessus de référence à des objets et des substances combinant mollesse et élasticité, avec, fréquemment, une humidité concomitante. Il est vraisemblable que, dès l'origine, la forme a pu désigner, de façon spécifique ou occasionnelle, le sol des marais, les champignons, les muqueuses ou les chairs et, éventuellement, les éponges si elles étaient connues, à cette date, par les populations de langue indo-européenne.

On sait que les labiovélarisées, phonèmes complexes, sont soumises à toutes sortes d'accidents. Au cours des âges, on constate qu'elles se distinguent mal des labiales correspondantes. En italique et en celtique anciens, un $-k^w-$ change en k^w- un $p-$ initial du même mot, **penk^we*, par exemple, passant à **k^wenk^we* (> lat. *quinque*, v.-irl. *cóic*). Mais le plus souvent et à grande échelle, c'est le processus inverse du remplacement des labiovélarisées par des labiales que l'on relève, que ce soit en brittonique ou en osco-ombrien. Dans le cas de notre base expressive **g^{hw}oŋg^{hw}o*, ce que nous constatons très fréquemment c'est la dissimilation d'un des *g^{hw}* en *b^h*.

En slave³, où la forme apparaît sans le préfixe *s-*, fréquent ailleurs, c'est la seconde labio-vélaire qui passe à la labiale, d'où un prototype **g^{hw}omb^ho* qui alterne avec **g^{hw}omb^hā*. Le vieux-slave a, régulièrement, *goba* avec le sens d'éponge. Le russe correspondant, *gubá*, vaut également pour «éponge», mais aussi pour «lèvre» et pour «champignon». Dans les autres langues slaves, le mot s'emploie pour la bouche, la gueule des animaux, le groin du porc. Le russe *gubá* désigne aussi une anse ou une baie, c'est-à-dire ce qui est souvent l'embouchure d'une rivière.

En baltique, on a des formes où le consonantisme correspond à celui de *g^{hw}omb^ho*, mais avec un vocalisme *u* qu'on pourrait expliquer, en lituanien, comme un équivalent dialectal de *a* (<*o*) devant *m^h*. Mais *u* se rencontre dans des formes iraniennes de sens analogue, ce qui suggère quelque contamination. Le lituanien *gūmbas* a le sens de loupe ou d'excroissance sur un corps organique, tout comme l'afghan *γumba*. L'équivalent letton *gūmbs* a, comme le russe *gubá*, le sens de baie, anse.

En germanique, le prototype **g^{hw}omb^hā* est attesté dans le got. *wamba* «ventre» et l'anglais *womb* «matrice». Avec le degré zéro du vocalisme de la première syllabe, d'où **g^{hw}mb^ho*, le sanskrit a *gabhás* pour la vulve.

D'autres formes germaniques et les correspondants grecs et arméniens dérivent d'une base précédée de cet *s-* qui, en indo-européen, apparaît souvent à l'initiale sans que sa présence semble entraîner une différence de sens. C'est le cas, par exemple, pour grec *στῆγω*, et lit. *stėgiu* en face de l'équivalent latin *tego* «couvrir». Avec dissimilation de la seconde labiovélaire, on obtient ainsi une base **sg^{hw}omb^ho*. Elle donne régulièrement, en germanique, avec le sens d'éponge, **swamba* attesté à côté de **swamma-* où *-mm-*, au lieu de *-mb-*, est dû à l'analogie du verbe pour «nager», v.-angl. *swimman*. C'est là la source de l'all. *Schwamm* «éponge» et du vieil-anglais *swōmm* «champignon». Avec ces deux valeurs, plus celle de «marais», les formes germaniques attestées présentent souvent un assourdissement du *-b-* en *-p-* qui, dans cette position, n'est pas rare, notamment dans des

3. On renvoie, pour le slave et le baltique, au *Russisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, Winter, 1953, de Max Vasmer, et, pour les autres langues, aux divers dictionnaires étymologiques existants.

4. Cf. A. Leskien, *Litauisches Lesebuch*, Heidelberg, Winter, 1919, §48.

formes «expressives». En danois et en suédois, on a *svamp* «champignon» et, avec le même sens, v.-isl. *svoppr* (avec évolution régulière de *-mp-* en *-pp-*). En anglais, *swamp* et, en allemand, *Sumpf*, avec degré zéro du vocalisme (*-m-* au lieu de *-om-*) désignent le marais. Le grec σπομφός «spongieux» doit remonter à la même base **sg^{hw}omb^ho*, mais avec un traitement inattendu. **sw-* de l'initiale, d'où σ-, au lieu de *σφ- qui serait devenu régulièrement *σπ- par dissimilation d'aspiration. Doit-on supposer qu'une forme *σπομφός a existé et influencé la forme, que nous rencontrerons ci-après, de la désignation grecque de l'éponge?

Les autres formes grecques, qui se sont spécialisées avec la valeur d'éponge, ont conservé la dorsale à l'initiale de la seconde syllabe. Le φ de la forme attique σφόγγος peut représenter *g^{hw}* tout comme *b^h*. On peut donc partir aussi bien de **sg^{hw}ong^{hw}o*, sans dissimilation, que de **sb^hong^{hw}o*. Ce qui fait problème est le [g] initial de la seconde syllabe qui ne manifeste donc aucune trace d'une ancienne aspiration. On peut, dans un mot de ce type, supposer une dissimilation d'aspiration plus ancienne que celle, régulière qui dissimile une des aspirées sourdes des mots grecs. Le mot grec contemporain pour l'éponge, σφουγγάρι, présente le φ de la forme attique et un vocalisme qui rappelle le *-u-* du latin *fungus*. Mais il reproduit, par ailleurs, le diminutif classique σπογγάριον. Les formes les plus communes, en grec ancien, σπόγγος, σπογγιά, ont un *-π-* au lieu du *-φ-*. Ce sont elles qui sont à la source de l'emprunt latin *spongia* et des formes romanes et anglaise. Pour expliquer le *-π-*, on pourrait, comme on l'a suggéré ci-dessus, penser à l'analogie d'une forme analogue aux mots germaniques, avec dissimilation régulière d'un *-φ-* en *-π-* sous l'influence d'un *-φ-* suivant. Mais l'absence totale de traces de l'aspiration suggère plutôt un avatar attribuable, par exemple, à l'usage langagier de pêcheurs d'éponge allogènes.

L'arménien *sunk*, *sung*, désigne non seulement l'éponge, mais aussi le liège qui, lui aussi, cède sous le doigt sans se déformer. Il a, comme les formes grecques, conservé la dorsale de la seconde syllabe et l'on peut ici restituer *-g^{hw}*.⁵ En arménien, le **o* devant nasale devient régulièrement *u*. Mais il n'est pas facile d'expliquer le *s-* initial. Il résulte, selon toute vraisemblance, d'un groupe consonantique, mais ni **sg^{hw}*, ni **sb^h*, non plus que **sp-* ou **sw-* que suggère le grec, ne semblent faire l'affaire.

Le latin *fungus* peut remonter aussi bien à **b^hongo* qu'à **g^{hw}ongo*, avec en syllabe finale, la même absence d'aspiration que dans les formes grecques. Un *s-* initial a pu tomber devant *-f-*. Le terme désigne le champignon, mais l'adjectif, *fungōsus* a la valeur de spongieux. Pour «éponge», on relève en latin, *sfongia*, *sfungia*, à côté de l'emprunt *spongia* au grec.

Les étymologistes qui ont touché à ces problèmes hésitent, en général, à ramener à une même base toutes les formes citées ci-dessus. Ce sont souvent les déviations formelles qui semblent faire obstacle à l'unité du groupe. Mais ils hésitent évidemment devant certains rapprochements sémantiques qui, pourtant, s'imposent si l'on s'attache moins à la spécificité des objets désignés qu'à la participation de chacun d'entre eux à ce qu'on pourrait appeler, en francisant un terme anglais, la résilience, c'est-à-dire la qualité de ce qui cède à la pression sans que la substance initiale soit finalement affectée. Qu'ensuite on

5. Cf. dans le *Grundriss* de Brugmann et Delbrück, vol. 1, les §691, 140, 838-841.

puisse passer de «bouche» à «embouchure» et d'«embouchure» à «anse» ou «baie», qui devrait s'en étonner qui a la moindre expérience des cheminements de la polysémie? Ce qui devrait atténuer les scrupules, qu'ils portent sur la forme ou sur le sens, ce sont d'une part l'éventail sémantique qu'offre ce qui est, d'un bout à l'autre du domaine slave, une seule et même unité, d'autre part la bigarrure des formes grecques correspondant à un seul et même référent, l'éponge. Même si l'on doit fréquemment envisager que la structure phonologique d'autres bases a pu intervenir pour infléchir le devenir de la forme, il est très vraisemblable que celle que nous avons posée au départ a, au moins, joué un rôle dans tous les cas envisagés.

*André Martinet
École des Hautes Études
10, Avenue de la Gare
92330 Sceaux, France*